« Grande Famille » et « *Acquaintance* ». Humain et non-humain chez Reclus et Thoreau

Bertrand Guest

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/10304>

DOI : 10.4000/essais.10304

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2012

Pagination : 15-33

ISBN : 978-2-86781-857-8

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Bertrand Guest, « « Grande Famille » et « *Acquaintance* ». Humain et non-humain chez Reclus et Thoreau », *Essais* [En ligne], 2 | 2012, mis en ligne le 17 janvier 2022, consulté le 20 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/essais/10304> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.10304>

Bertrand Guest, Telem, Université Michel de Montaigne
Bordeaux III, bertrand.guest@u-bordeaux3.fr

Résumé

Dans plusieurs de leurs essais, Henry David Thoreau et Élisée Reclus esquissent un rapprochement original entre l'homme et le vivant, préfigurant l'écologie en faisant entrer les animaux et même les plantes dans la réflexion sociale. Végétariens et connaisseurs des cultures primitives, ils pensent le décentrement de l'homme, qui peut choisir de devenir le citoyen d'un cosmos toujours plus large que lui.

Mots-clés

Littérature, anthropologie, animal, écologie, anthropocentrisme, environnementalisme.

Abstract

In a good many of their essays, H. D. Thoreau and E. Reclus delineate an original pairing of man and animal, which prefigures ecology in the inclusion of animals and even plants in the thinking of society. As vegetarians and scholars of primitive cultures, they contemplate the de-centering of Man, who can choose to become the citizen of a Cosmos ever vaster than he is.

Keywords

Literature, anthropology, animal, ecology, anthropocentrism, environmentalism.

« Grande Famille » et « Acquaintance ». Humain et non-humain chez Reclus et Thoreau

Bertrand Guest

Le naturaliste et philosophe Henry David Thoreau (1817-1862) comme le géographe anarchiste Élisée Reclus (1830-1905) sont des penseurs romantiques marqués par la recherche de l'unité cosmique de la nature, recherche de l'unité qui traverse la diversité des êtres qu'elle englobe (humains comme non-humains) et des faits particuliers qui les lient. Il n'est donc pas surprenant que ces deux auteurs reprennent à leur compte l'idée darwinienne d'une continuité entre homme et animal, idée qui s'appuie en particulier sur la parenté mise au jour par les anthropologues entre les squelettes d'hominien et ceux des quadrumanes. L'animal est l'ancêtre de l'homme, sa marge pré-humaine.

Quand l'homme naquit, après le cycle immense d'autres espèces, son développement se trouvait déjà projeté dans l'avenir par la forme et le relief des contrées dans lesquelles ses ancêtres les animaux avaient vécu.¹

D'une façon plus surprenante, et pour tout dire comme prophétique, l'idée d'un monde désenchanté est aussi familière à ces deux esprits, avant même « l'éternel Treblinka² » et la déforestation de masse. Ceci vient sans doute de ce que leur siècle de colonisation et de domestication technique accélère et systématise la domination sur la Terre de l'Homme – rendu « comme maître et possesseur de la nature » (Descartes, *Discours de la méthode*, VI) – comme le suggère cette remarque de Reclus dans *Histoire d'un Ruisseau*:

Si jamais on arrive à domestiquer complètement les poissons d'eau douce et à manufacturer ainsi de la chair à volonté pour l'alimentation publique, certes il faudra s'en réjouir, puisque toutes les vies inférieures sont encore employées à sustenter la vie de l'homme; mais on ne pourra s'empêcher de regretter le temps où tous ces animaux nageaient en liberté.³

1. Élisée Reclus, *L'Homme et la Terre*, Paris, Librairie Universelle, 1905, Vol. I, p. 4-5.

2. Charles Patterson, *Eternal Treblinka, Our Treatment of Animals and the Holocaust*, New-York, Lantern Books, 2002.

3. É. Reclus, *Histoire d'un ruisseau*, Arles, Actes Sud, « Babel », 1995, p. 151.

La contradiction où se débat Reclus entre l'aspiration à un progrès prométhéen et l'éloge des sociétés primitives, souvent proche du mythe du Bon Sauvage, éclate ici au grand jour. Sujette à un simple « regret », la dénaturation technique du vivant assise sur une échelle hiérarchique des êtres (« vies inférieures » ou supérieures, selon la *scala naturae*⁴) se voit en fait opposer par les deux penseurs un contre-modèle, primitif et contemporain à la fois, fait de camaraderie et de solidarité entre l'homme et les autres espèces. Ainsi d'un exemple pris en Chine par l'auteur de *l'Homme et la Terre* – véritable somme écologique et ethnologique au-delà de l'essai de géographie humaine – où l'animal représente un partenaire à part entière :

*En mainte rivière de l'intérieur, l'alliance libre – parts égales entre l'homme et l'oiseau – n'a pas encore été violée au profit du plus fort. Des ligues se sont aussi conclues fréquemment, non pour la nourriture, mais pour la défense, notamment contre les serpents.*⁵

La sagesse indienne sert aussi souvent de modèle à Thoreau. C'est pourtant sans recours à l'exotisme ou à des coutumes autres que les siennes, que son *Journal* évoque quant à lui une amitié possible avec les poissons, ici et maintenant.

*J'ai un camarade à Walden. Il a des nageoires là où j'ai des jambes et des bras. J'ai un ami parmi les poissons, tout au moins une connaissance.*⁶

L'exemple est d'autant plus frappant que le poisson est notoirement moins propre à susciter l'empathie que n'importe quel mammifère ou oiseau. Nous verrons que l'originalité de Thoreau par rapport à Reclus consiste en ce qu'il dialogue avec des espèces plus inattendues. Ces connaissances (*acquaintances*) s'étendent à toutes sortes d'êtres outre les poissons, du pommier sauvage auquel Thoreau consacre un essai d'histoire naturelle⁷, aux hêtres, bouleaux jaunes et pins avec qui il prend « rendez-vous » (*appointment*) dans *Walden*.

4. Figurant l'ordre hiérarchique permanent de l'univers, cette échelle des êtres héritée de la pensée médiévale distingue, sans possibilité de changer de niveau et par ordre croissant : des minéraux dotés simplement d'existence, des végétaux vivants, des animaux dotés d'appétit ; entre matière et Verbe, l'homme enfin, n'atteint pas l'existence purement spirituelle des anges. Si elle n'est pas responsable en tant que telle de la dénaturation du vivant que nous évoquons, la *scala naturae* ne s'y est pas non plus opposée, et a servi de socle au fixisme.

5. É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, *op. cit.*, t. VI, p. 155.

6. Henry David Thoreau, *Journal*, New-York, Torrey and Allen, 1949, vol. XI, p. 359. Notre traduction. "I have a contemporary in Walden. It has fins where I have legs and arms. I have a friend among the fishes, at least an acquaintance."

7. H.D. Thoreau, *Wild Apples* [*Atlantic Monthly*, 1862] in *Collected Essays and Poems*, New-York, Library of America, 2001, p. 444-467.

*[...] il m'arrivait souvent de faire huit ou dix milles à travers la neige la plus épaisse pour être ponctuel au rendez-vous avec un hêtre, un bouleau jaune, ou une vieille connaissance parmi les pins.*⁸

À rebours d'un siècle qui consacre la mainmise technique et scientifique de l'homme *sur* le monde vivant, Thoreau affirme ici qu'il en est un membre parmi d'autres, qu'il ne saurait se détacher du Tout comme le ferait un sujet de l'objet qu'il prétendrait dominer extérieurement.

Comment comprendre ces deux identifications avec le non-humain, dont l'une semble s'étendre au-delà de l'empathie pour le seul règne animal? Peut-on voir les ferments de l'écologie naissante dans ce nouveau partage du sensible marqué par une remise en cause de la prééminence humaine au sein des êtres et un premier dépassement de l'anthropocentrisme? L'animal, mais aussi l'environnement lui-même, peuvent-ils être, sinon l'égal de l'homme, des partenaires affranchis plutôt que des esclaves? À quel point la hiérarchie des êtres se trouve-t-elle remise en cause?

De l'éthique végétarienne à l'élévation morale

Manifestation éminente de leur rapprochement avec l'animal, le végétarisme de Reclus et Thoreau se présente comme libre choix de l'homme d'expérience, par opposition au dogme d'une religion comme le bouddhisme. Il présente sans doute comme lien principal avec l'anarchisme, qu'ils théorisent également chacun, la prise en compte de chaque individualité plutôt que des espèces et l'idée d'un passage de la domination à l'entraide, tant au sein de l'humanité que du vivant. Peu de régimes alimentaires font l'objet d'autant d'éloges de la part du transcendantaliste américain que ceux qui remplissent un double objectif, nourrissant l'individu qui l'observe comme l'univers entier : l'élevage des abeilles⁹, la plantation d'un bois de hickorys par l'écureuil quand il enfouit ses réserves de graines¹⁰, et toutes les pratiques en général où, contrairement au régime carnassier, l'ingestion transcende l'égoïsme.

Il est vrai, j'ai montré que les animaux consomment une grande partie des graines, et donc les empêchent effectivement de devenir des arbres; mais dans tous ces cas, comme je l'ai dit, le consommateur est forcé d'être en même temps l'agent de dissémination et le planteur; c'est là le tribut qu'il paie à la nature. Je crois que c'est Linné qui dit que

8. H.D. Thoreau, *Walden or Life in the Woods*, Princeton University Press, 1971, p. 265. Notre traduction. "[...] I frequently tramped eight or ten miles through the deepest snow to keep an appointment with a beech-tree, or a yellow-birch, or an old acquaintance among the pines."

9. Cf. H.D. Thoreau, *Le Paradis à reconquérir*, in *Essais*, traduction de Nicole Mallet, introductions et notes de Michel Granger, Lyon, Le Mot et le Reste, 2007, p. 110.

10. Cf. H.D. Thoreau, *La Succession des arbres en forêt*, in *Essais, op. cit.*, p. 387.

*lorsque le porc fouille la terre avec son groin pour y trouver des glands, il est en train de planter des glands.*¹¹

Dans cet ordre d'idées, chaque être vivant contribue à l'ordre cosmique, qui réclame que l'homme dépasse les notions de domination et d'utilité pour s'élever à un voisinage esthétique avec les autres espèces.

*[...] il s'agit de rendre notre existence aussi belle que possible et de la conformer autant qu'il est en nous aux conditions esthétiques du milieu.*¹²

C'est en des termes semblables que Reclus évoque l'évolution du renoncement à la viande dans un article *ad hoc* paru dans *La réforme alimentaire* en 1901. Dans le même texte il livre au soir de sa vie un plaidoyer qui repose sur la confession et l'expérience vécue.

*Je me rappelle distinctement l'horreur du sang versé. Une personne de ma famille, me mettant une assiette en main, m'avait envoyé chez le boucher du village, avec prière d'en rapporter je ne sais quel débris saignant. Innocent et peureux, je partis allègrement pour faire la commission, et pénétrai dans la cour où se tenaient les bourreaux de la bête égorgée. Je me la rappelle encore, cette cour sinistre, où passaient des hommes effrayants, tenant à la main de grands couteaux qu'ils essuyaient sur des sarraus aspergés de sang. Sous un porche un cadavre énorme semblait occuper un espace prodigieux ; de la chair blanche, un liquide rose coulait dans les rigoles. Et moi, tremblant et muet, je me tenais dans cette cour ensanglantée, incapable d'avancer, trop terrorisé pour m'enfuir. Je ne sais ce que je devins : ma mémoire n'en garde pas la trace. Il me semble avoir entendu dire que je m'évanouis et que le boucher compatissant me rapporta dans la demeure familiale : je ne pesais pas plus qu'un de ces agneaux qu'il égorgeait chaque matin.*¹³

Ce végétarisme ne repose pas sur une position de principe, mais sur une conviction personnelle où se mêlent les affects familiaux et enfantins. Pour ne rien dire du sens symbolique de l'agneau, le poids de l'enfant rapporté au sien l'illustre bien : le texte est sous-tendu par une comparaison pathétique entre homme et animal qui, si on la suit jusqu'au bout, rend le récit insupportable. Un second récit d'enfance vient immédiatement étayer l'idée que la prise de conscience végétarienne reposerait sur la transmission du sentiment

11. *Id.*, p. 397.

12. É. Reclus, « À propos du végétarisme », *La Réforme alimentaire*, vol. V, n° 3, mars 1901, p. 37-45 ; rééd. *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes d'Élisée Reclus*, anthologie de Joël Cornuault, Charenton, Premières pierres, 2002, p. 156.

13. *Id.*, p. 151.

empathique : ce que Reclus cherche à transmettre à son lecteur lui fut en partie inspiré par sa grand-tante.

Une de mes fortes impressions d'enfance est d'avoir assisté à l'un de ces drames ruraux : l'égorgement d'un cochon, accompli par toute une population insurgée contre une bonne vieille, ma grand-tante, qui ne voulait pas consentir au meurtre de son gras ami... Je me tenais à côté d'elle et je voyais ses pleurs, ne sachant si je devais compatir à sa peine ou croire avec la foule que l'égorgement du porc était juste, légitime, commandé par le bon sens aussi bien que par le destin.¹⁴

Thoreau « ayant été [s]on propre boucher, laveur de vaisselle, cuisinier, aussi bien que le monsieur pour qui les mets étaient servis », peut lui aussi « parler par expérience, expérience particulièrement complète¹⁵ ». Si le renoncement à la viande est pour lui avant tout un choix pragmatique d'économie domestique, il ne tarde pas à lui trouver des fondements philosophiques profonds. Il partage avec Reclus le fait, devenu rare aujourd'hui, d'avoir assisté à la mort de l'animal dont provient la viande, de parler du point de vue d'une cruauté non éludée qu'il refuse en connaissance de cause. Les deux penseurs sont les témoins de l'économie de production, dont ils s'émancipent avant qu'elle ne devienne obscène.

Reclus prononce de surcroît une condamnation visionnaire de ce qu'est en train de devenir l'élevage, à qui il reproche d'avoir abâtardi et avili moralement les animaux en rognant leur initiative individuelle et leur force. Il dénonce le remplacement de la relation à l'animal par la production d'une viande prêt-à-manger, « comme dessinée d'avance pour le couteau du boucher¹⁶ », évolution dont on ne mesure que trop la portée ultérieure.

Telle que nous la pratiquons aujourd'hui, la domestication témoigne aussi à maints égards d'une véritable régression morale, car, loin d'améliorer les animaux, nous les avons enlaidis, avilis, corrompus. Nous avons pu, il est vrai, par le choix des sujets, augmenter dans l'animal telle ou telle qualité de force, d'adresse, de flair, de vitesse à la course, mais en notre rôle de carnassiers, nous avons eu pour préoccupation capitale d'augmenter les masses de viande et de graisse qui marchent sur quatre pieds, de nous donner des magasins de

14. *Ibid.*

15. H.D. Thoreau, *Walden or Life in the Woods*, *op. cit.*, p. 214. "Having been my own butcher, and scullion and cook, as well as the gentleman for whom the dishes were served up, I can speak from an unusually complete experience." Traduction de Louis Fabulet, *Walden ou la vie dans les bois*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1922, p. 213.

16. É. Reclus, « À propos du végétarisme », *op. cit.*, p. 152.

*chair ambulante qui se meuvent avec peine du fumier à l'abattoir. Pouvons-nous dire que le cochon vaille mieux que le sanglier ou la peureuse brebis mieux que l'intrépide mouflon ?*¹⁷

L'article s'achève sur une note utopique et caractéristique de la veine prophétique de Reclus : la promesse d'un monde enfin habité par une biosphère fraternelle où ne prévaudraient ni l'artificialisation du vivant, ni l'appât du gain.

*Lorsque notre civilisation, féroce et individualiste, divisant le monde en autant de petits États ennemis qu'il y a de propriétés privées et de ménages familiaux, aura subi sa dernière faillite et qu'il faudra bien avoir recours à l'entraide pour le salut commun, lorsque la recherche de l'amitié remplacera celle du bien-être qui tôt ou tard sera suffisamment assuré, lorsque les naturalistes enthousiastes nous auront révélé tout ce qu'il y a de charmant, d'aimable, d'humain et souvent de plus qu'humain dans la nature des bêtes, nous songerons à toutes ces espèces attardées sur le chemin du progrès, et nous tâcherons d'en faire non des serviteurs ou des machines, mais de véritables compagnons.*¹⁸

C'est dire si le végétarisme de Reclus dépasse le simple régime de vie : il est l'indice d'une reconnaissance de ce que l'animal a en lui d'« humain et souvent de plus qu'humain ». Le dégoût personnel pour la viande peut être envisagé comme la première étape d'une prise de conscience collective, selon laquelle le progrès de la civilisation passe par le renoncement à la cruauté, par l'ouverture à l'entraide généralisée entre les êtres vivants. De même le végétarisme n'est-il justifié par Thoreau qu'en tant qu'un des aspects de cette civilisation utopique qu'il dote de « lois supérieures » (*higher laws*, titre du chapitre de *Walden* qui aborde le végétarisme). Ainsi l'éthique végétarienne se double-t-elle d'une ontologie ouverte où l'homme côtoie le vivant. Ils ne sont pas sur un pied d'égalité, puisque l'homme doit censément aider la bête à se hisser moralement, mais liés par une sorte de proto-contrat moral.

De l'animal comme « prochain » à l'animal en l'homme

« Pour ma part, j'embrasse aussi les animaux dans mon affection de solidarité socialiste », déclare Reclus dans une lettre à Richard Heath¹⁹. Tantôt « camarade » (*fellow* dans le texte qui suit), « compagnon », « frère » ou « ami », le vivant non-humain se trouve personnifié dans l'écriture naturaliste

17. É. Reclus, « La grande famille », *Le Magazine international*, janvier 1897, p. 8-12 ; rééd. *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes d'Élisée Reclus*, op. cit., p. 133.

18. *Id.*, p. 135.

19. É. Reclus, Lettre à Richard Heath [1884], in *Correspondance*, Paris, Schleicher frères, 1911-1925, t. II, p. 325.

de Thoreau et les essais géographiques de Reclus. Il inspire affection et sympathie, même lorsqu'il est objet de connaissance naturaliste, et en tant que tel classé morphologiquement – mais aussi hiérarchiquement – selon ordre et espèce. Dans l'essai consacré à l'énumération des espèces du Massachusetts, le vairon a beau n'intervenir qu'au paragraphe des poissons, après oiseaux et mammifères, il inspire à Thoreau de la sympathie au-delà de l'échelle des êtres.

*J'aimerais connaître jusqu'au nombre des rayons de leurs nageoires et des écailles de leurs flancs. Je possède toute la sagesse du monde et suis mieux équipé pour affronter les vicissitudes de la vie si je sais qu'il existe un vairon dans le ruisseau. Il me semble même que j'ai besoin de sa sympathie et d'une certaine manière, de sa camaraderie.*²⁰

Les êtres vivants sont les comparants réguliers de l'homme, souvent égaux ou supérieurs à lui. Tout se passe comme si l'homme ne pouvait qu'imiter l'animal et s'en inspirer. La parenté avec les plantes et les animaux s'exprime dans ces écrits par l'emploi d'un lexique humain pour les désigner. Les hommes peuvent inversement appeler une description naturaliste de leurs mœurs. Ceux du village de Concord, qui n'ont pas suivi Thoreau dans sa sécession à l'étang de Walden et ne se sont pas mis comme lui à l'écoute de la nature, font ainsi l'objet d'une perception zoomorphique. Après avoir jugé, dans son récit d'une visite au bourg, les bruits des commérages « aussi rafraîchissants, à leur façon, que le bruissement des feuilles et le pépiement des grenouilles », Thoreau superpose le tableau du village et l'observation du peuplement sauvage alentour, faune et flore compris.

*De même que je me promenais dans les bois pour voir les oiseaux et les écureuils, ainsi me promenais-je dans le village pour voir les hommes et les gamins ; au lieu du vent parmi les pins j'entendais le roulement des charrettes. Dans certaine direction en partant de ma maison une colonie de rats musqués habitait les marais qui bordent la rivière ; sous le bouquet d'ormes et de platanes à l'autre horizon était un village de gens affairés, aussi curieux pour moi que des marmottes de prairie, chacun assis à l'entrée de son terrier, ou courant chez un voisin, en mal de commérages.*²¹

20. H.D. Thoreau, *Natural History of Massachusetts*, in *Collected Essays and Poems*, op. cit., p. 32. "I would know even the number of their fin rays, and how many scales compose the lateral line. I am the wiser in respect to all knowledge's, and the better qualified for all fortunes, for knowing that there is a minnow in the brook. Methinks I have need even of his sympathy and to be his fellow in a degree." Traduction de Nicole Mallet, *Histoire naturelle du Massachusetts*, in *Essais*, op. cit., p. 49.

21. H.D. Thoreau, *Walden or Life in the Woods*, op. cit., p. 167. "As I walked in the woods to see the birds and squirrels, so I walked in the village to see the men and boys; instead of

Si c'est bien une stylistique de la comparaison qui structure ce passage, il s'achève sur une métaphore *in absentia* : la maison de chaque villageois est son « terrier » (*burrow*). Tout concourt ainsi à l'entrelacement de deux habitats et à l'estompage de leurs différences.

Publié une première fois dans *Le magazine international* de 1897, « La grande famille » – un texte clé de l'ethnogéographie reclusienne, usant de références externes à l'Occident grec ou judéo-chrétien – fait l'éloge de rapports égalitaires avec le règne animal :

*Tandis qu'à l'égard des bêtes nous parlons aujourd'hui d'éducation ou de domestication dans le sens d'asservissement, le primitif pensait fraternellement à l'association. Il voyait dans ces êtres vivants des compagnons et pas des serviteurs, et en effet les bêtes – chiens, oiseaux, serpents – étaient venues au-devant de lui dans des cas de commune détresse, surtout aux temps d'orage et d'inondation.*²²

Ce texte suggère une réinterprétation saisissante du Déluge et du rôle qu'y joue l'arche de Noé. En lieu et place d'un homme centre absolu de la création, qui « domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la Terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la Terre » (*Genèse* I, 26), il est ici question d'assistance, de libre rapport et d'association. L'utilité de l'animal pour l'homme demeure le critère essentiel : la colombe, rappelle Reclus, va chercher le rameau d'olivier. La perspective reste donc fondamentalement anthropocentrique, mais l'homme se voit rappeler à une sorte de devoir d'assistance et de soin aux êtres vivants de son jardin.

La Bible est un hypotexte permanent de l'œuvre de Reclus, qui n'a pas tourné le dos en tant qu'anarchiste à tout ce que son pasteur de père lui a transmis. Le choix d'exemples empruntés à des sociétés non judéo-chrétiennes, sociétés qu'il dit encore « primitives », vient asseoir l'idée d'une universalité perdue de l'égalité entre homme et animal : le cheval du Bédouin est sous la tente et le bébé dort sous lui, le berger Quechua encourage le lama par la politique de la seule carotte, jamais du bâton. Ce primitivisme laisse place, au côté de recherches anthropologiques sur les pistes de la pensée sauvage, au mythe et au merveilleux, ceux-là mêmes qui ont déserté le monde moderne occidental.

the wind among the pines I heard the carts rattle. In one direction from my house there was a colony of muskrats in the river meadows; under the grove of elms and buttonwoods in the other horizon was a village of busy men, as curious to me as if they had been prairie dogs, each sitting at the mouth of its burrow, or running over to a neighbor's to gossip." Traduction de Louis Fabulet, *Walden ou la vie dans les bois*, op. cit., p. 167.

22. É. Reclus, « La Grande Famille », rééd. *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes d'Élisée Reclus*, op. cit., p. 131.

*Jadis l'homme et l'animal n'avaient pas de secrets l'un pour l'autre : « les bêtes parlaient », dit la fable, mais surtout l'homme comprenait. Est-il récits plus charmants que les contes de l'Inde méridionale, les traditions peut-être les plus antiques du monde, transmises par les aborigènes aux Dravidiens envahisseurs ? Éléphants, chacals, tigres, lions, gerboises, serpents, écrevisses, singes et hommes s'y entretiennent en toute liberté, constituant, pour ainsi dire, la grande école mutuelle du monde primitif et, dans cette école, c'est le plus souvent l'animal qui est le véritable éducateur.*²³

L'idée d'association et d'entraide entre homme et animal prend appui sur la fascination très grande qu'exercent au XIX^e siècle les sociétés animales (que l'on songe chez Thoreau aux « colonies de rats musqués » citées plus haut), où l'organisme semble être collectif plutôt qu'individuel, comme ces animaux vivant en « république » dans *l'Homme et la Terre* :

*Ce n'est pas seulement par son squelette que l'homme se rattache aux animaux, c'est par toutes ses facultés, par sa civilisation. Ne cherchons donc pas l'homme ancien uniquement dans les tribus sauvages ; remontons à nos aïeux les animaux, là où rayonnent les premières lueurs de l'intelligence et de la bonté. Les sociétés animales nous montrent en effet, soit en germe, soit en état de réalisation déjà très avancée, les types les plus divers de nos sociétés humaines. Dans leurs groupes si variés, nous trouvons ce même jeu des intérêts et des passions qui sollicitent et modifient incessamment notre vie et déterminent les allures progressives ou rétrogrades de la civilisation. Les fourmis, les abeilles, les castors, les chiens de prairie qui, sortis des terriers, vivent en républiques, les grues qui dessinent dans l'air bleu les deux traits nets et convergents de leur vol, tous ces animaux ont une vie en commun qui vaut peut-être bien la nôtre [...].*²⁴

D'une certaine manière, Reclus appelle l'homme à considérer ses origines animales, ce que l'on pourrait appeler le *pré-humain*. Il estompe les marges de l'humain par l'antériorité, comme son idée du progrès s'y emploie dans la postérité. Se démarquant d'une idée linéaire du progrès qui est caractéristique de son siècle et largement mise en cause, depuis, par l'anthropologie, il rapproche, à la marge de l'humanité, des « peuples attardés » moins éloignés de l'origine animale et d'autres, futurs, qui feront triompher le socialisme et émanciperont l'animal de sa condition par l'éducation, tout en redevenant comme lui. Notons qu'à la même époque, le racisme s'est aussi servi de l'idée

23. *Id.*, p. 132.

24. É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, op. cit., t. I, p. 27.

d'une ressemblance entre « peuples attardés » et animaux, mais dans un but politique de ségrégation; Reclus tire des conclusions inverses de cette idée parce qu'il ne la considère qu'au sein du raisonnement entier qu'elle implique, c'est-à-dire comme la loi du processus de l'histoire naturelle, prophétisant l'union et le progrès de l'humanité. L'essentiel pour notre propos est qu'il postule une perméabilité de l'humain et de l'animal, chacun n'étant jamais assuré de ne pas (re)devenir l'autre: perméabilité régressive de la barbarie, perméabilité progressive de l'évolution. Quand le racisme fige cette pensée et l'essentialise en couplant telles caractéristiques du social et du biologique, la pensée de Reclus ou de Thoreau tente simplement d'en saisir les conséquences mouvantes, comme l'animalité de tout homme.

*Nous sommes conscients d'un animal en nous, qui se réveille en proportion de ce que notre nature plus élevée sommeille. Il est reptile et sensuel, et sans doute ne se peut complètement bannir; semblable aux vers qui, même en la vie et santé, occupent nos corps. S'il est possible que nous arrivions à nous en éloigner, nous ne saurions changer sa nature.*²⁵

Si homme et animal semblent pouvoir s'éduquer mutuellement en « frères », c'est que chacun dispose en lui des mêmes possibilités, plus ou moins développées. Aucunement irréversible ni graduée de niveaux imperméables, la *scala naturae* est donc relative. L'infériorité ou la supériorité des êtres n'est jamais qu'un simple instant dans l'histoire, le progrès le plus abouti consistant à ne pas méconnaître ni mépriser ceux qui se trouvent momentanément « inférieurs » à soi.

Or la proximité avec la Terre en général et les animaux en particulier figure, précisément, au nombre des qualités du primitif. C'est le point où aboutit la dialectique du progrès, loin de se réaliser linéairement au fil d'une histoire universelle mais au contraire toujours précaire et accompagnée de « régrès »²⁶ selon Reclus: cette ouverture à l'animalité et au primitif, parce qu'elle est oubliée par la modernité, prive l'histoire de progrès. Autrement dit, l'homme n'avance pas s'il oublie celui qui s'attarde.

L'idéal serait que l'homme civilisé eût gardé la force du sauvage, qu'il en eût aussi l'adresse, qu'il possédât encore le bel équilibre des

25. H.D. Thoreau, *Walden or Life in the Woods*, op. cit. p. 219. "We are conscious of an animal in us, which awakens in proportion as our higher nature slumbers. It is reptile and sensual, and perhaps cannot be wholly expelled; like the worms which, even in life and health, occupy our bodies. Possibly we may withdraw from it, but never change its nature." Traduction de Louis Fabulet, *Walden ou la vie dans les bois*, op. cit., p. 217.

26. É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, op. cit., t. VI, p. 531. « Le fait général est que toute modification, si importante qu'elle soit, s'accomplit par adjonction au progrès de régrès correspondants. »

*membres, la santé naturelle, la tranquillité morale, la simplicité de la vie, l'intimité avec les animaux des champs, le bon accord avec la Terre et tout ce qui la peuple.*²⁷

On saisit dès lors le sens des efforts de Thoreau et Reclus pour se rapprocher des animaux, de la nature et des peuples indigènes, envisagés comme autant de voies vers les origines perdues de l'homme. Le dessin de cet autre rapport, complexe et radical, au vivant, fait vaciller plus largement la frontière mal établie du civilisé et du sauvage, étant entendu que « l'homme vraiment civilisé [comprend] que son intérêt propre se confond avec l'intérêt de tous et celui de la nature elle-même²⁸ ». Dans cette « union plénière du civilisé avec le sauvage²⁹ », l'animal apparaît non seulement comme une figure morale du prochain, mais peut-être surtout comme une figure épistémologique de l'autre, donc du moi.

C'est à ce niveau allégorique, en quelque sorte, que l'on peut lire l'invention d'un libre rapport avec les poissons, au-delà de la pêche, non seulement comme une défense des rivières mais aussi comme un plaidoyer pour une humanité altruiste. Se faire animal signifie alors pratiquer l'entraide et connaître la liberté, ne serait-ce qu'au sein d'une société humaine.

*J'imagine que je suis amphibie et que je nage, avec la tanche et la brème, dans tous les ruisseaux et les étangs du voisinage, ou que je sommeille avec le majestueux brochet sous les nénuphars de notre rivière.*³⁰

Évidemment, Thoreau nous avertit que cette métamorphose doit tout à l'imagination. Reclus lui-même est parfois l'auteur de formules où aucune modalisation ne tempère l'hypothèse d'un devenir animal.

*C'est en été, pendant les tièdes journées où l'air est immobile, qu'il est agréable de se faire triton. D'ailleurs, il n'est pas indispensable d'avoir douze ou quinze ans pour s'ébattre avec bonheur dans l'eau comme dans son élément; chacun de nous, si les conventions et les faussetés de la vie ne l'ont pas entièrement corrompu, peut retrouver les joies de sa jeunesse en laissant ses habits sur la berge.*³¹

27. É. Reclus, « La Grande Famille », *op. cit.*, p. 130.

28. É. Reclus, « De l'Action humaine sur la géographie physique. L'Homme et la Nature », *Revue des Deux Mondes*, n° 54, 1864, p. 762-763.

29. É. Reclus, *L'Homme et la Terre*, *op. cit.*, t. VI, p. 538.

30. H.D. Thoreau, *Journal*, cité en français par Kenneth White, in « Henry Thoreau, homme du dehors », préface au *Journal*, 1831-1867, Les Presses d'aujourd'hui, coll. « L'arbre double », 1981, p. 20.

31. É. Reclus, *Histoire d'un ruisseau*, *op. cit.*, p. 135.

La fusion romantique dans la nature est ici proposée comme une seconde jeunesse, une voie de salut et d'authenticité hors de la corruption sociale. Elle prend les couleurs du bain, à l'occasion duquel l'homme expérimente un bien-être instinctif traduit par sa métamorphose métaphorique en triton.

Bestiaire reclusien et herbier thoreauvien : degrés du décentrement anthropocentrique

Nous avons vu avec l'éthique végétarienne comment les linéaments d'un proto-contrat moral semblent posés entre l'homme et l'animal. Chacun des deux auteurs est attentif au lot commun de l'homme et de l'animal. Mais qu'en est-il du reste du vivant ?

À dire vrai, les frontières plus larges qu'assigne Thoreau à ce contrat moral le rattachent plus clairement aux fondements de l'éthique environnementale que de l'éthique animale (dont Reclus demeure plus proche). En témoigne son empathie avec l'inanimé, envers qui la « bonté » lui semble aussi nécessaire qu'à l'égard des seules bêtes.

Ne pouvons-nous faire plus que de couper et élaguer les arbres de la forêt ? Ne pouvons-nous pas contribuer à l'économie interne de cette forêt, aider à la circulation de la sève ? Notre travail est superficiel et violent. Nous n'avons pas idée de ce que nous pourrions faire pour améliorer notre rapport à la nature inanimée ; de quelle bonté et de quel raffinement de courtoisie il nous faudrait faire preuve.³²

L'abattage d'un vieil orme de Concord donne lieu à un éloge funèbre aux accents de *lamento* polémique sur la valeur insoupçonnée de l'individu mis à mort, véritable ancêtre du village et membre des plus éminents de la communauté, coupablement absente quant à elle.

J'ai assisté à l'abattage et, pour ainsi dire, aux funérailles de ce vieux citoyen de la ville – moi qui d'ordinaire n'assiste pas aux obsèques – comme il me seyait de faire. J'étais le premier, sinon le seul membre du cortège funèbre. J'ai pris la mesure de sa grandeur ; j'ai prononcé quelques mots d'éloge funèbre sur sa tombe [...]. La ville n'était pas plus amplement représentée ; les notables de la ville, les échevins, le clergé manquaient à l'appel, mais je n'ai pas connu d'occasion plus

32. H.D. Thoreau, *Paradise (to be) regained* [Democratic Review, 1843], in *Collected Essays and Poems*, op. cit., p. 117. "Can we not do more than cut and trim the forest,— can we not assist in its interior economy, in the circulation of the sap? Now we work superficially and violently. We do not suspect how much might be done to improve our relation to animated nature; what kindness and refined courtesy there might be." Traduction de Nicole Mallet, *Le Paradis à reconquérir*, in *Essais*, op. cit., p. 110.

*digne d'un sermon depuis longtemps. Ceux dont le voyage se trouvait retardé d'un court instant par son corps mis à bas étaient forcés d'y prêter quelque attention et quelque respect, mais les émondeurs avaient déjà grimpé sur lui comme des fourmis, et commencé de le débiter avant même qu'il ait pu pousser son dernier gémissement. Il y avait là un homme qui marchandait déjà un quartier.*³³

Invisible en français, l'hésitation énonciative entre les pronoms *its* et *his*, se référant à l'orme, signale qu'il échappe au classement de son espèce comme inférieure à l'homme. Ce récit frappe tant par l'anthropomorphisation de l'arbre abattu, véritable victime des spéculations sur la valeur de son bois, que par l'animalisation corollaire des bûcherons, impitoyables insectes de la plus lâche besogne. L'éloge funèbre n'est par ailleurs que l'une des nombreuses formes sous lesquelles parler pour les arbres. Les vivants non-humains constituent des êtres pour ou avec lesquels prendre la parole. Thoreau entend s'en faire le porte-parole dans *Walking*, au nom de son inscription en tant qu'être dans la nature.

*Je voudrais dire un mot pour la Nature, la liberté absolue et l'état sauvage, par opposition avec une liberté et une culture simplement policées – afin de considérer l'homme comme un habitant ou bien une partie intégrante de la Nature, plutôt que comme un membre de la société*³⁴.

Avocat de ceux qui ne parlent pas, Thoreau éprouve le besoin de « traduire le parler des bêtes³⁵ » (et des forêts). Des indices suggèrent qu'il croit en une sorte de dialogue avec le vivant, dans une langue adamique qui reste un mystère.

33. H.D. Thoreau, *Journal*, op. cit., vol. VIII, p. 130-131. Notre traduction. "I have attended the felling and, so to speak, the funeral of this old citizen of the town, – I who commonly do not attend funerals, – as it became me to do. I was the chief if not the only mourner there. I have taken the measure of its grandeur; have spoken a few words of eulogy at his grave [...]. Further the town was not represented; the fathers of the town, the selectmen, the clergy were not there. But I have not known a fitter occasion for a sermon of late. Travellers whose journey was for a short time delayed by its prostrate body were forced to pay it some attention and respect, but the axe-boys had climbed upon it like ants, and commenced chipping at it before it had fairly ceased groaning. There was a man already bargaining for some part."

34. H.D. Thoreau, *Walking*, in *The Writings of Henry David Thoreau*. Vol. 5, *Excursions, Translations, Poems*, Boston, New-York, Houghton, Mifflin & Co., 1906, p. 205. "I wish to speak a word for Nature, for absolute freedom and wildness, as contrasted with a freedom and culture merely civil, – to regard man as an inhabitant, or a part and parcel of Nature, rather than a member of society." Traduction de Thierry Gillyboeuf, *De la marche*, Paris, 1001 Nuits, 2003, p. 7. Nous modifions la traduction de "for Nature" (« de la Nature ») en « pour la Nature », ce qui restitue le double sens d'une parole à la fois favorable et déléguée.

35. Cf. Élisabeth de Fontenay et Marie-Claire Pasquier, *Traduire le parler des bêtes*, Paris, coll. « Cahiers de l'Herne », L'Herne, 2008.

C'est ainsi qu'il paraît séduisant de lire ce qu'écrivit Emerson dans une lettre à Thoreau, alors exilé à New York, autrement que comme simple métaphore.

*Tous vos greffons de l'année ont survécu et bien donné. Les pommiers et les pruniers parlent de vous à tous les vents.*³⁶

Cette hypothèse d'un langage par-delà les espèces semble distinguer Thoreau et Reclus, simplement nostalgique du « temps que les bêtes parlaient », pour qui l'homme doit éduquer son « frère inférieur » l'animal, mais ne saurait s'entretenir avec lui en dehors de la fiction. Sans doute Thoreau sait-il l'irréalité de ses métaphores de l'amitié avec le non-humain ; toujours est-il qu'il y recourt abondamment, comme pour souligner l'existence d'une âme du monde visible pour la seule imagination, de savoirs accessibles pour l'empathie. Les derniers textes de sa science naturelle sont d'ailleurs marqués par un dépassement visible de l'échelle hiérarchique des êtres vivants classés selon une ontologie de compétition. Dans les dernières pages de son *Journal* l'homme, les plantes et les animaux « parlent » d'égal à égal.

*Dans l'ordre naturel véritable, ce n'est pas l'ordre ou le système qui compte vraiment. Chacun est premier, chacun est dernier. Ce qui se présente à nous en ce moment occupe le présent tout entier et repose sur le point le plus important de la sphère, juste sous le zénith. C'est en tant que farandole que les espèces et les individus de tous les royaumes naturels appellent notre attention et notre admiration. Nous créons des lignes droites, plaçant un capitaine à leur tête et en queue un lieutenant, sergents et caporaux tout au long et vers le début une fanfare de trompettes, nous attachant à une singulière uniformité là où la Nature a fait des courbes auxquelles appartient en propre la musique de ses sphères. Nous ne pouvons nous empêcher de rendre ses cercles carrés, et récompenserons celui qui y parviendra.*³⁷

36. Lettre d'Emerson à Thoreau du 20 juillet 1843, in Henry Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondence, Correspondance*, texte bilingue, Paris, éditions du Sandre, 2009, p. 104. "All your grafts of this year have lived & done well. The apple-trees & plums speak of you in every wind." Traduction de Thierry Gillyboeuf, p. 105.

37. H.D. Thoreau, *Journal, op. cit.*, t. XIV, p. 119-120. Notre traduction. "In the true natural order the order or system is not insisted on. Each is first, and each last. That which presents itself to us this moment occupies the whole of the present and rests on the very topmost point of the sphere, under the zenith. The species and individuals of all the natural kingdoms ask our attention and admiration in a round robin. We make straight lines, putting a captain at their head and a lieutenant at their tails, with sergeants and corporals all along the line and a flourish of trumpets near the beginning, insisting on a particular uniformity where Nature has made curves to which belongs their own sphere-music. It is indispensable for us to square her circles, and we offer our rewards to him who will do it."

Dérisoires classifications linéaires et verticales d'un vivant sphérique et horizontal! Dérisoire idée d'ordre surtout, dans un monde de présence vibratoire où chaque être vaut le voisin. Selon François Specq, « cette libération des êtres marque l'avènement de l'unique, la prééminence des individus sur le système [...]. La foi du poète, sa folie, diraient certains, est que les choses qui se disputent son admiration font cercle autour de lui. Le cercle est l'image d'une stricte égalité de position, c'est-à-dire de statut, entre les choses³⁸. »

Que Thoreau ait exploré profondément le décentrement, dans le dépassement de l'anthropocentrisme, est assez plaisamment et cruellement suggéré par une note du journal d'Emerson, le 11 mai 1858 :

Hier avec Henry T. à l'étang... [...]. Peut-être qu'il a trouvé qu'il était stupide et inutile de passer un dixième ou un vingtième de sa vie active avec un ondatra & des poissons frits.

Mon cher Henry,

*Une grenouille est faite pour vivre dans un marais,
Mais un homme n'a pas été fait pour vivre dans un marais.
Toujours vôtre, R.*³⁹

Au-delà de la boutade, Emerson finit par louer, dans l'éloge funèbre qu'il consacre à son ami en 1862, « l'intimité » et la « magnanimité » qui le liait aux animaux :

*Son intimité avec les animaux faisait penser à ce que Thomas Fuller raconte de Butler, l'observateur des abeilles : « Soit il avait parlé aux abeilles, soit les abeilles lui avaient parlé ». Les serpents s'enroulaient autour de ses jambes, les poissons nageaient dans sa main et il les retirait de l'eau, il tirait les marmottes de leur terrier par la queue et protégeait les renards contre les chasseurs. Notre naturaliste faisait montre d'une parfaite magnanimité [...].*⁴⁰

38. François Specq, « Se perdre de vue dans ce que l'on voit : le Journal de H.D. Thoreau et l'écriture de la nature », *Revue française d'études américaines*, n° 106, 4/2005, p. 10.

39. Ralph Waldo Emerson, Journal du 11 mai 1858, cité dans Henry Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondence, Correspondance, op. cit.*, p. 192. "Yesterday with Henry T. at the pond... [...] Perhaps he has found it foolish & wasteful to spend a tenth or a twentieth of his active life with a muskrat & fried fishes. My dear Henry, a frog was made to live in a swamp, but a man was not made to live in a swamp. Yours ever, R." Traduction de Thierry Gillyboeuf, p. 193.

40. Éloge funèbre de Thoreau par Emerson dans l'*Atlantic Monthly* du 9 mai 1862, cité dans Henry Thoreau et Ralph Waldo Emerson, *Correspondence, Correspondance, op. cit.*, p. 220. "His intimacy with animals suggested what Thomas Fuller records of Butler the apologist, that "either he had told the bees things or the bees had told him." Snakes coiled around his leg; the fishes swam into his hand, and he took them out of the water; he pulled the woo-

Ce qui en définitive distingue Thoreau et Reclus dans l'attention qu'ils prêtent au vivant est assez subtil. Reclus demeure clairement anthropocentrique même s'il est animé de sentiments empathiques avec le non-humain qui doivent autant à la Bible qu'au socialisme. Son approche du non-humain est raisonnable et discursive ; celle de Thoreau imaginative et sensible. Le géographe français distingue encore les espèces utiles des nuisibles ; les êtres vivants sont considérés en fonction de leur utilité pour l'homme, de la pertinence tout au moins de leur compagnie, selon un point de vue résolument assumé comme anthropocentrique. Pour lui la bonté envers les animaux se teinte de condescendance et de charité, d'une sorte d'humanisme étendu au-delà des frontières de l'humain, alors que Thoreau se sent attiré par les espèces les plus sauvages et ingrates. Son herbier recueille les fruits négligés des marges du civilisé, quand le bestiaire reclusien ne s'aventure guère au-delà des animaux qui ont une histoire particulière avec l'homme. La frontière du monde végétal est tout au moins franchie *métaphoriquement* par le naturaliste américain, qui pose les bases d'une révolution ontologique plus surprenante.

*J'attends le jour où, grâce à son intégrité, un homme se procurera son manteau de façon aussi honnête qu'un arbre son écorce, et où il lui ira aussi bien.*⁴¹

Conclusion

Plutôt que d'évoquer une « identification mystique⁴² » entre humain et non-humain, dernier reliquat d'un romantisme plus ou moins irrationnel et incompréhensible, gageons que la science, encore poétique aux yeux de ces essayistes de la nature, n'a pas encore alors pour seule vocation possible la domestication inexorable du vivant ; que la connaissance est plus proche de la constitution d'un monde cosmopolite que d'une préparation à l'arraisonnement. Leurs livres nous inviteraient à nous dépouiller de nos notions anthropocentriques, à envisager l'humanisme au sein du non-humain, à développer une vision, non plus *centrée* sur l'Homme, ni même sur la Terre – ce qu'expriment les intenables oxymores d'« écocentrisme » et de « biocentrisme »⁴³ –, mais ouverte aux interactions dialectiques du *cosmos*.

dchuck out of its hole by the tail, and took the foxes under his protection from the hunters. Our naturalist had perfect magnanimity [...]" Traduction de Thierry Gillyboeuf, p. 223.

41. Lettre XV de Thoreau, 21 janvier 1853, in « *Je suis simplement ce que je suis* », *Lettres à Harrison G.O. Blake*, traduction de Thierry Gillyboeuf, Bordeaux, Finitude, 2007, p. 87.

42. Kenneth White, « Henry Thoreau, homme du dehors », préface au *Journal, 1831-1867*, « L'arbre double », Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1981, p. 21.

43. Au sein de l'environnementalisme américain qui naît au XIX^e siècle, Thoreau est souvent rangé du côté des préservationnistes (avec John Muir et Aldo Leopold), partisans d'un

Bibliographie

De Fontenay Élisabeth et Pasquier Marie-Claire, *Traduire le parler des bêtes*, Paris, L'Herne, coll. « Cahiers de l'Herne », 2008.

Larrère Catherine et Raphaël, *Du bon usage de la nature : pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion, 1997.

Patterson Charles, *Eternal Treblinka, Our Treatment of Animals and the Holocaust*, New York, Lantern Books, 2002.

Reclus Élisée, *L'Homme et la Terre*, I-VI, Paris, Librairie Universelle, 1905-1908.

—, *Histoire d'un ruisseau*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1995.

—, « De l'Action humaine sur la géographie physique. L'Homme et la Nature », *Revue des Deux Mondes*, n° 54, 1864, p. 762-763.

—, « La grande famille », *Le Magazine international*, janvier 1897, p. 8-12.

—, « À propos du végétarisme », *La Réforme alimentaire*, vol. V, n° 3, mars 1901, p. 37-45.

—, *Correspondance*, I-III, Paris, Schleicher frères, 1911-1925.

—, *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes d'Élisée Reclus*, anthologie de Joël Cornuault, Charenton, Premières pierres, 2002.

Specq François, « Se perdre de vue dans ce que l'on voit : le Journal de H.D. Thoreau et l'écriture de la nature », *Revue française d'études américaines*, n° 106, 4/2005, p. 8-18.

Thoreau Henry David, *Journal*, I-XIV, New York, Torrey and Allen, 1949.

Thoreau Henry David, *Walking*, in *The Writings of Henry David Thoreau*. Vol. 5, *Excursions, Translations, Poems*, Boston, New York, Houghton, Mifflin & Co., 1906.

Thoreau Henry David, *Collected Essays and Poems*, New York, Library of America, 2001.

Thoreau Henry David, *Walden or Life in the Woods*, Princeton University Press, 1971.

décentrement plus radical de l'homme dans l'ensemble du vivant, que l'on oppose aux conservationnistes plus volontiers anthropocentristes et utilitaristes (George Perkins Marsh, Gifford Pinchot). C'est cette question du décentrement que thématisent les termes d'écocentrisme et de biocentrisme, qui suggèrent une substitution de l'homme, au centre de l'univers, respectivement par l'écosystème ou par la vie. Ces termes sont imparfaits en ce qu'ils ne s'affranchissent pas de l'idée même de centre, alors que l'écosystème ou la vie présentent une structure tout sauf centrée. La même critique est d'ailleurs formulée aujourd'hui à l'encontre du terme « non-humain », qui ne parvient pas à se défaire du point de vue humain pour envisager son dépassement lui-même. Cf. Catherine et Raphaël Larrère, *Du bon usage de la nature : pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion, 1997.

Thoreau Henry David, « *Je suis simplement ce que je suis* », *Lettres à Harrison G.O. Blake*, traduction de Thierry Gillyboeuf, Bordeaux, Finitude, 2007.

Thoreau Henry David et Emerson Ralph Waldo, *Correspondence, Correspondance*, texte bilingue, Paris, éditions du Sandre, 2009.

Thoreau Henry David, *Essais*, traduction de Nicole Mallet, introductions et notes de Michel Granger, Lyon, Le Mot et le Reste, 2007.

Thoreau Henry David, *Walden ou la vie dans les bois*, traduction de Louis Fabulet, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1922.

White Kenneth, « Henry Thoreau, homme du dehors », préface au *Journal, 1831-1867*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, coll. « L'arbre double », 1981.